

Le Léopard des neiges de Pema Tseden

Fauve à l'œil

par Romain Lefebvre

L'ultime séquence de *Balloon* (2019) réunissait par le montage ses personnages, des principaux aux secondaires, levant les yeux au survol d'un ballon rouge. Le dernier film de Pema Tseden, figure du cinéma tibétain, prématurément décédé l'an dernier à 53 ans, poursuit ce geste englobant. C'est ici vers un léopard des neiges, retenu captif dans l'enclos d'une ferme après avoir tué neuf béliers, que l'attention se porte en même temps que les appréciations divergent : l'animal est une menace pour un berger sur les nerfs et rustaud, un être respecté pour son père paisible et imprégné de bouddhisme, un spécimen d'espèce protégée pour les autorités inflexibles, ou encore un « bon sujet » pour l'équipe de télévision régionale avec laquelle l'on gagne les lieux.

À rebours des attentes, l'incursion de cette équipée citadine dans le haut plateau reculé théâtre du massacre ne sert pas à une satire en règle de l'information. Comme en témoignait la confrontation d'un berger à l'univers urbain dans *Tharlo* (2015), Tseden fait se rencontrer des mondes hors des oppositions caricaturales : un caméraman qui peine à respirer en altitude apprend par ailleurs le tibétain, et le reporter Dradul (Genden Phuntsok) est un ami de collègue du cadet de la famille des bergers, un moine qui l'a averti du drame en cours. S'il retrouve dans *Le Léopard des neiges* une considération pour les nuances sociales et culturelles, Tseden y déploie à nouveau ce penchant anti-naturaliste qui, de reflets en optiques déformées, distille dans ses films l'impression d'une réalité étrangement décollée d'elle-même, jusqu'à se dédoubler en rêve dans *Jinpa* (2018).

Le Léopard des neiges intègre deux flash-back où la couleur le cède à un noir et blanc de gravure, et utilise aussi en filigrane la présence de caméras et d'écrans qui décalent le regard et la promesse de spectacle ou de mysticisme bon marché liés à l'animal sauvage. L'équipe de télévision amène ainsi avant tout une forme de recul : lors de la première apparition du

Léopard, Tseden filme son image sur un moniteur, et, la nuit venue, tout le monde se réunit pour voir des documentaires animaliers sur l'ordinateur de Dradul. Mais le moine lui-même, qui provoque la panique en pénétrant dans l'enclos et semble spirituellement lié au léopard, se distingue par un goût peu orthodoxe pour la photographie.

S'il lorgne vers la chronique sociale, le film se construit subtilement à travers un jeu de contrastes et d'emboîtements, couvrant un spectre allant de l'homme à l'animal, entre le prosaïsme de certaines situations et la majesté des paysages, l'ouverture du cadre et l'étroitesse des écrans, les visions de Dradul et de sa petite amie et les images du léopard filmées par le moine avec une caméra cachée dans la montagne. En visionnant ces images, le moine et Dradul éprouvent un curieux sentiment, comme si le léopard se tournait vers l'objectif. Retournement du regard improbable, mais que Tseden opère bien lors des flash-back qui nous font passer dans le point de vue de l'animal. Que le premier de ces basculements se fasse par le biais d'un plan où la silhouette du moine apparaît dans l'œil de la bête participe d'un jeu d'inversion : reflet dans une pupille ou dans une lentille, la surface de l'image

se fait aussi passerelle entre les êtres et les mondes, franchie par les sauts du montage.

Le Léopard des neiges conjugue ainsi contact avec l'animal et rapport à l'image, en toute cohérence avec une donnée essentielle : le léopard est une créature générée par ordinateur, la fascination pour la nature rencontrant celle pour l'illusion de son reflet numérique. Magie du cinéma plutôt que frontières ontologiques : il faut que l'enclos s'ouvre et les êtres tantôt brutaux et tantôt tendres se frottent, tel le léopard au moine et à son père avant de se fondre à l'horizon. Belle conclusion pour un cinéaste qui, dans la labilité de ses récits, divise autant qu'il englobe, tisse ensemble peinture sociale et vision philosophique. ■

LE LÉOPARD DES NEIGES (GSA')

Chine, 2023

Réalisation, scénario Pema Tseden

Image Matthias Delvaux

Montage Jin Di

Son, Musique Dukar Tserang

Interprétation Tseten Tashi, Jinpa,

Genden Phuntsok, Xiong Ziqi

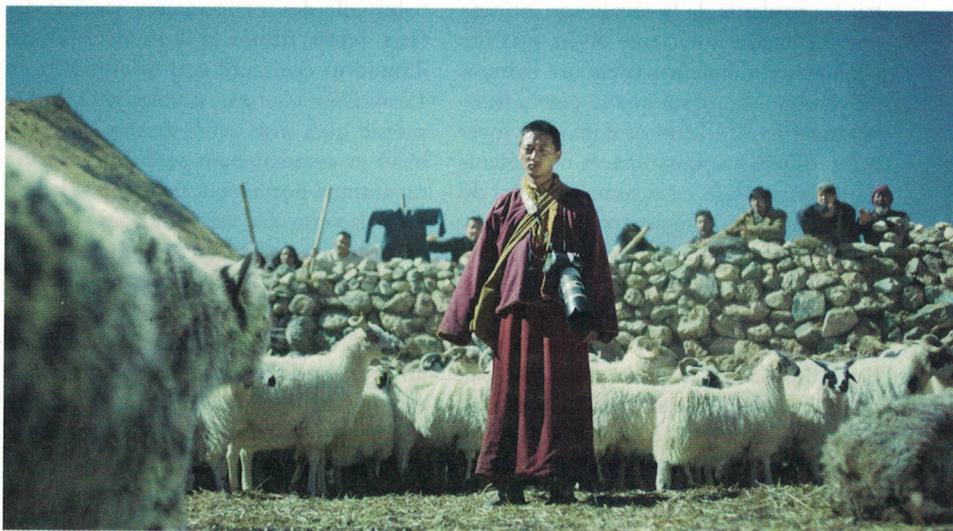
Production Mani Stones Pictures,

Beijing Nanji Film, Dzona Pictures

Distribution ED Distribution

Durée 1h49

Sortie 11 septembre



III SEPTEMBRE | ★★★

LE LÉOPARD DES NEIGES



Xiong Ziqi (à gauche)

© DR

Une équipe de journalistes chinois, un jeune moine et une famille de bergers se rassemblent dans les montagnes tibétaines enneigées. L'origine de cet attroupement singulier : un léopard des neiges qui s'est introduit

dans un enclos pour dévorer neuf moutons. Alors que les autorités interdisent son exécution, les éleveurs cherchent à protéger leur troupeau avant que l'animal ne fasse plus de dégât. Rapidement, les considérations éthiques, écologiques et même spirituelles se mêlent pour dépasser les barrières culturelles entre citadins et ruraux. Oscillant entre les longues séquences caméra épaulée des journalistes et les scènes expérimentales du point de vue du léopard, le film s'élève bien au-delà de son minimalisme pour questionner le rapport profond entre les hommes et la nature. Au rythme du félin et des paysages qu'il habite, *Le Léopard des neiges* est un voyage poétique au cœur du Tibet. ♦ BA

Xue bao • Pays Chine • De Pema Tseden • Avec Jinpa, Xiong Ziqi, Tseten Tashi... • Durée 1h49

PREMIERE

L'amié courant sur des années entre un moine tibétain et un léopard des neiges, au gré d'une fiction tissée du monde réel et du monde des rêves, est au principe d'un film cependant immobile au sens où il se déroule en un seul lieu. Sur un haut plateau de montagne, une équipe de la télé régionale alléchée par la nouvelle qu'un léopard majestueux est tenu prisonnier de l'enclos où il a pénétré et dévoré quelques bédouins, vient filmer la bête et la famille de bergers qui disputent de la conduite à tenir: relâcher ou tuer l'animal, espèce rare et protégée.

En plus de la mise en abyme toujours un peu convenue du «film dans le film», à la source d'idées séduisantes de mise en scène alternant les points de vue y compris «subjectifs» sur les apparitions (numériques) de la bête merveilleuse, *Le Léopard des neiges* est une fable farce venue d'un Tibet presque inconnu au cinéma, car signée d'un natif tibétain, non sous l'égide de la république de Chine ou d'auteurs occidentaux amateurs d'encens et de Tintin (Annaud, Scorsese ou Bertolucci). Revient l'idée chère au cinéphile de voyager et d'aller voir, par le cinéma, dans des contrées reculées sans bouger, tous yeux ouverts: ces voyages immobi-

«Le Léopard des neiges», feule allié

La dernière réalisation du cinéaste Pema Tsenden, mort à 53 ans du mal des montagnes, retrace la relation entre un moine et un félin. Un voyage inégal mais inspiré qui chemine entre monde réel et monde des rêves.



Le Léopard des neiges, entre fait divers et conte. PHOTO REDIANCE

les si possible évitant le tourisme d'art et les enluminures absorbées. Pema Tsenden a passé du temps, une vie, au Pays des neiges, comme on surnomme le Tibet.

Sa huitième réalisation marque hélas l'ultime, le cinéaste est décédé à 53 ans peu après avoir terminé le film, d'un mal des montagnes (le manque soudain critique d'oxygène) qu'il met en scène étrangement dès l'ouverture: un des membres de l'équipe télé sur la route, à 4 000 mètres d'altitude, fait un malaise, se met à ventiler.

Cette longue première scène est du reste la plus belle, qui pose la question d'échelles et de regards en jeu toute la suite. *Le Léopard des neiges* est inégal, tenu et inspiré, à d'autres moments débraillé. Mais ce ballet des points de vue, certaines sorties et entrées de plan surprenantes, un «réalisme magique» des interactions animales et humaines, les effets spéciaux greffés aux décors réels, valent la vue (imprenable): étendues glaciales, irisées et bleues des arrière-plans contemplés parfois plus encore que la farce qui se joue, tirée d'un fait divers.

CAMILLE NEVERS

LE LÉOPARD DES NEIGES
de PEMA TSEDEN avec Tseten Tashi,
Jinpa, Ziqi Xiong... (1h49).

Le Léopard des neiges, le bonze et la bête

CINÉMA Au Tibet, une équipe de télévision est confrontée à un animal sauvage qui a commencé à décimer un troupeau de moutons et suscité la colère de l'éleveur.

Le Léopard des neiges, de Pema Tseden, Chine, 1h 49

Le *Léopard des neiges*, septième long métrage du Tibétain Pema Tseden, sera hélas le dernier, puisque le cinéaste est décédé prématurément, à 53 ans, en 2023. Certainement une perte, car non seulement il était quasiment le seul réalisateur à faire entendre la voix tibétaine (réprimée par la Chine) à l'étranger, mais aussi parce qu'il conciliait de mieux en mieux un regard attentif sur son peuple avec une certaine modernité cinématographique. La preuve avec ce *Léopard des neiges* qui est à la fois un conte, une farce villageoise et un document ethnographique.

L'enjeu dramatique, c'est l'irruption d'une bête sauvage, un léopard (plus communément appelé panthère), dans une ferme isolée. Pénétrant la nuit dans l'enclos des moutons, il y a occis neuf béliers, au grand dam de l'éleveur ; celui-ci a alors enfermé la bête dans l'enclos avec les ovins apeurés. Là-dessus arrive une équipe de télévision accompagnée d'un bonze. L'éleveur refusant de libérer le léopard et exigeant des indemnités, la situation stagne, donne lieu à de longues palabres, puis s'envenime. Cette partie n'est pas franchement comique mais pourrait s'apparenter à la farce villageoise susmentionnée. Il y a en contrepoint une dimension presque fantastique dans le récit, grâce à des scènes mêlant flash-back et onirisme, où le bonze est confronté à l'animal qui le fascine depuis toujours. Ces échappées appartenant à un registre narratif radicalement différent du

récit au présent sont illustrées en noir et blanc, en utilisant divers effets visuels et en incluant un travail d'animation numérique (parfait) grâce auquel l'animal paraît plus accessible et expressif qu'il ne doit l'être dans la réalité (les fauves étant en général fuyants et furtifs).

RESPECT DE L'ENVIRONNEMENT ET DES TRADITIONS

Cela signifie donc que, au-delà du contexte social et ethnique, finement rendu, le film postule une communion presque mystique (du bonze) avec l'animal sauvage qui transcende l'histoire tout en l'inscrivant dans la droite ligne des préoccupations écologiques actuelles (sur la biodiversité, le respect du vivant). Et pour une fois, les autorités politiques deviennent les remparts de la préservation de la nature, par l'entremise de policiers chinois venus régler le problème. Donc, si, d'un côté, Pema Tseden plaide pour la persistance et l'enseignement de la langue tibétaine dans son pays annexé, il sait aussi gré à l'occupant de faire respecter la faune locale – malgré la réaction et l'attitude compréhensible de l'éleveur lésé par la situation.

Tout cela pour dire que *le Léopard des neiges* est une œuvre parfaitement équilibrée, tournée en utilisant des moyens techniques modernes (qui incluent des effets numériques assez sophistiqués), mais prônant également le respect de l'environnement et des traditions dans cette partie du monde. L'aspect fable animalière ne fait qu'ajouter une dimension plus émouvante à cette histoire humaine et bienveillante, située dans des décors naturels d'une éblouissante pureté. ■

VINCENT OSTRIA

**Cette œuvre
onirique
et humaine est
à la fois un conte,
une farce
villageoise et
un document
ethnographique.**

Au Tibet, passes d'armes autour d'un fauve piégé

Le film, où un léopard des neiges, créature numérique, est confrontée à des acteurs réels, est le dernier du cinéaste Pema Tseden, décédé en 2023



Image extraite du film « Le Léopard des neiges », de Pema Tseden.

ED DISTRIBUTION

LE LÉOPARD DES NEIGES

■ ■ ■ ■

Alors que ses films trouvaient un débouché en France, et qu'il obtenait une reconnaissance internationale, le cinéaste Pema Tseden (*Tharlo. Le berger tibétain*, 2018; *Jinpa, un conte tibétain*, 2020), Tibétain de nationalité chinoise, est mort le 8 mai 2023, à l'âge de 53 ans. Il s'est éteint en plein tournage, d'un arrêt cardiaque provoqué par le mal aigu des montagnes, syndrome dû à une trop rapide montée en altitude.

Pivot de l'émergence, au début des années 2000, d'un cinéma spécifiquement tibétain, ses films imprégnés par la culture locale se distinguent par leur animisme rêveur, aux contours flottants, peu courants au regard de la production chinoise. Avant de prendre une caméra, Tseden, auteur de nouvelles, eut une carrière littéraire, ce qui semble avoir complètement décomplexé son rapport à l'outil cinéma. Ainsi n'eut-il jamais peur de réinventer un langage filmique bien à lui féru des débrayages formels et narratifs, où chaque plan est un terrain d'expérience.

Le Léopard des neiges, sa dernière œuvre achevée (en postproduction au moment de son décès), témoigne d'une nouvelle fois de ce goût de l'hybridation formelle. Une équipe de reportage télé dé-

barque dans une province reculée du Tibet, attirée là par un bon sujet. En effet, un léopard des neiges s'est glissé dans l'enclos d'une ferme familiale pour y tuer une dizaine de moutons. Fou furieux, l'ainé compte bien faire la peau à l'animal, une espèce classée protégée, et le tient en captivité tant que l'Etat ne lui propose pas d'indemnisation. Son frère cadet, jeune moine bouddhiste passionné de photographie animalière, s'interpose en défense du fauve piégé.

Chœur querelleur

Autour de ce contentieux entre l'homme et l'animal, Pema Tseden confronte les différents points de vue d'une assemblée de personnages, variant les distances vis-à-vis de l'événement, du sujet le plus viscéralement impliqué au plus extérieurement administratif. Cela commence dès les premières scènes dans l'habitable de la voiture transportant l'équipe télé, qui discute en mélangeant le chinois et le tibétain, signe des provenances de chacun et déjà jeu de distances entre langue officielle et régionale, centre et périphérie. En face, la famille d'éleveurs se révèle tout aussi fracturée par la pyramide des âges et des vocations.

D'autres intervenants vont complexifier le tableau : une équipe de la protection animale dépêchée sur place, puis deux agents de police venant faire respecter la loi. A

Pema Tseden orchestre une bascule constante entre des blocs de naturalisme et d'onirisme

travers ce chœur querelleur, Pema Tseden traite de la façon dont la juridiction centrale s'impose aux cultures périphériques – la protection animale décrétée d'en haut venant ici remettre en cause l'entente cordiale et séculaire entre fauves et bergers des montagnes.

Pour raconter cela, Pema Tseden orchestre une bascule constante entre des blocs de naturalisme et d'onirisme. Dans les premiers, emboitant le pas à des reporters, le film capte le conflit à chaud qui anime tout ce petit monde. Si les longues prises à l'épaule impressionnent, le dispositif du « film dans le film » n'est pas forcément le plus léger, ni le moins redondant, pour dire la détresse paysanne, surtout s'assimilant en tribune ouverte aux personnages pour délivrer leur message face caméra. *Le Léopard des neiges* se charge ainsi d'un discours sur l'image médiatique dont il n'avait pas forcément besoin.

Bien plus intéressantes s'avèrent les séquences subjectives qui, en pointillé, s'infiltrant dans les souvenirs du moine, le seul personnage qui entretienne une relation « personnelle » avec le léopard. Ces passages, détachés formellement du reste, troquent la couleur pour un noir et blanc soyeux, tandis qu'un flottement fantasmagorique et une économie de paroles leur donnent une allure de conte. Ce qu'installe alors Pema Tseden, en adéquation avec la croyance bouddhiste, c'est une porosité des règnes, un partage de conscience entre l'homme et l'animal, qui influe sur la texture même des images, tout à coup plus étranges, plus « intérieures » – et ce grâce à la photographie en apesanteur de Matthias Delvaux.

Ainsi, pour ce qui concerne la figuration du léopard, le cinéaste n'a pas recours à un animal dressé, mais à une créature animée numériquement, l'une des plus belles vues au cinéma. Non parce qu'elle serait « plus vraie que nature », mais parce qu'elle transporte dans sa mobilité surréelle un peu de l'étrangeté du songe. Ici, la réalité conserve le grain du rêve, et le rêve l'écho atténué de la réalité. ■

MATHIEU MACHERET

Film chinois de Pema Tseden. Avec Tseten Tashi, Jinpa, Ziki Xiong (1 h 49).